

CULTURE



Snoop Dogg a provoqué la colère du président Trump. Dans son nouveau clip avec le groupe BadBadNotGood, inspiré par le « Suicide Squad » de DC Comics, il simule en effet... un assassinat du président. Lequel a répondu dans un tweet rageur. Voir le clip sur notre blog Frontstage. © DR.

Solo, duo, la scène profite de la loi des séries

THÉÂTRE Stéphanie Blanchoud, Catherine Salée et Yoann Blanc sont sur nos scènes

► Au Martyrs, Stéphanie Blanchoud, vue dans « Ennemi Public », joue son propre texte.
► À Océan Nord, Catherine Salée et Yoann Blanc, ensemble dans « La Trêve », interprètent Marguerite Duras.

En 2016, leurs visages se sont affichés partout. A ma droite, l'inspecteur Peeters et la bourgmestre de *La Trêve*. A ma gauche, l'inspectrice Muller d'*Ennemi Public*. D'un seul coup, leur exposition médiatique a été maximale : affiches dans les villes, couvertures de magazines, passages dans les journaux télévisés et gros succès d'audience pour les deux séries de la RTBF.

« Mais où ont-ils trouvé des acteurs aussi formidables ? » a-t-on entendu un peu partout. Les amateurs de théâtre, eux, le savaient. Ces trois-là arpentent nos scènes depuis des années. Et que ce soit dans *La Trêve* ou *Ennemi Public*, qu'ils soient jeunes ou déjà solidement confirmés, la quasi-totalité des deux cas-

tings se produit depuis des années dans nos théâtres.

Le succès des deux séries n'y a (presque) rien changé. Car ces acteurs-là ont le théâtre dans le sang. S'ils se réjouissent du succès de leur travail télévisé, ils prennent toujours autant de plaisir à retrouver les planches et le public en chair et en os avec lequel ils partagent, soir après soir, rires, larmes et émotions.

Ces jours-ci, un étrange caprice du hasard fait que les trois acteurs emblématiques de ces séries se retrouvent au même moment sur deux plateaux de la capitale. D'un côté, Yoann Blanc (l'inspecteur Peeters de *La Trêve*) et Catherine Salée (la bourgmestre, dans la même série) interprètent *La Musica Deuxième* de Marguerite Duras à Océan Nord. De l'autre côté, Stéphanie Blanchoud (l'inspectrice Chloé Muller dans *Ennemi public*) joue *Je suis un poids plume* au Martyrs. De part et d'autre, de nouveaux spectateurs, curieux de les découvrir « en vrai » rejoignent les habitués des théâtres. Ce n'est pas encore la ruée, mais déjà un frémissement qui laisse augurer un changement de statut possible pour nos comédiens. La loi des séries. ■

J.-M.W.

Je suis un poids plume Les coups au cœur de Stéphanie Blanchoud



Stéphanie Blanchoud, seule en scène dans « Je suis un poids plume ». © JOHANNES VANDEVOORDE

La Musica Deuxième Catherine Salée et Yoann Blanc font vibrer Duras

CRITIQUE
Ils arrivent en pleine lumière, un peu gauches, semblant hésiter sur la marche à suivre. Puis ils s'installent derrière une table encombrée de livres et de quelques objets. Comme deux conférenciers. Ils laissent flotter un silence un peu ambigu, sourient à la salle. Puis, ils se mettent à lire. *La Musica Deuxième* de Marguerite Duras.

Tranquillement, ils posent le décor, disent les personnages. Nous sommes là dans les didascalies, mot toujours un peu mystérieux pour désigner les indications de l'auteur concernant les circonstances d'une scène, la tenue portée par les personnages, le lieu où ils se trouvent, leur état d'âme... La petite cuisine intime entre l'auteur, le metteur en scène et les comédiens. Habituellement, cela reste confiné aux répétitions, aux coulisses. Guillemette Laurent, qui met en scène le texte de Duras, a choisi de dévoiler au public cette partie cachée. Et c'est un bonheur. Parce qu'elle

le fait avec une justesse de ton et une économie de moyens remarquables. Et parce que les didascalies de Duras, c'est de la littérature, de la vraie, de la belle, avec de l'émotion, de l'ironie, des mots justes et simples.

Catherine Salée et Yoann Blanc s'en emparent avec gourmandise et nous font glisser petit à petit dans l'univers durassien. Chaque mot, chaque silence, chaque hésitation est dans le texte, mais ce formidable duo d'acteurs donne l'impression qu'il improvise tout cela au fur et à mesure.

Ils racontent et incarnent en même temps, nous parlent directement (à travers les didascalies) et se parlent en devenant de plus en plus les deux personnages. Au point de refaire une scène deux fois. Fausse redite pour mieux marquer l'importance du moment.

Imperceptiblement, on bascule d'un genre à l'autre : du récit au théâtre. L'humour, petit à petit, cède la place à l'émotion de ce moment étrange où un homme et une femme, qui vont le lendemain signer les papiers de leur divorce, se retrouvent dans l'hôtel où ils filaient le parfait amour des années plus tôt. Moments de grâce, de tension, d'humour, de poésie, de danse même, de frissons aussi lorsqu'ils sont si proches l'un de l'autre qu'un souffle suffirait... car ces deux-là n'auront jamais fini de s'aimer. Et de ne plus s'aimer.

Imaginé pour eux avant qu'ils tournent ensemble dans *La Trêve*, ce duo fascinant met une nouvelle fois en valeur le formidable talent de deux comédiens dont chaque apparition, sur scène ou à l'écran, mérite le déplacement. ■

JEAN-MARIE WYNANTS



Catherine Salée et Yoann Blanc dans « La Musica Deuxième ». © M. BOERMANS

Jusqu'au 18 mars au théâtre Océan Nord, www.oceanord.org

CRITIQUE

Elle cogne, cogne encore, esquive, recule, prend un coup, titube, recule, prend un autre coup, chancelle, cogne à nouveau, baisse la tête, recule à nouveau et finit un peu groggy, sonnée par cette séparation qui l'a touchée au cœur.

Dès les premières minutes de *Je suis un poids plume*, Stéphanie Blanchoud, son auteur et interprète, se plante sur un ring. Une paire de gants rouges est suspendue au-dessus du plateau. Le sol est délimité par des bandes autocollantes qu'elle arrache une par une, mettant l'espace à nu comme on le fait d'un appartement que l'on quitte lorsque son couple vole en éclats.

Le sien est KO mais, dans un premier temps, chacun des deux partenaires lance encore quelques coups. Petites piques anodines qui, dans le contexte d'une séparation, prennent soudain une dimension dramatique, chaque mot pouvant faire mal, chaque geste, chaque silence étant surinterprété par l'autre.

Sonnée, la jeune femme cherche à se relever. Plus ou moins par hasard, elle passe devant une salle de boxe. Hésite, rentre, découvre les lieux, l'ambiance. Et se dit qu'elle pourrait bien trouver là de quoi se reconstruire...

Au fil de la petite heure que dure ce formidable solo, Stéphanie Blanchoud passe constamment de la salle à l'appartement, de la répartition des objets

communs aux exercices de musculation, des coups au cœur au crochet au foie...

La mise en scène de Daphné D'Heur joue subtilement la carte de la confusion entre les deux univers, les deux états. La musique de Rocky est appelée à la rescousse et la jeune femme saute à la corde sur *Eye of the tiger*. Plus tard, elle chantera le tube de Survivor accompagnée d'un unique violoncelle donnant à ce morceau survitaminé une charge émotionnelle inédite.

Les étapes obligées mais toujours douloureuses de la séparation s'enchaînent : coup de fil au propriétaire, état des lieux, redistribution des assurances pour la voiture, annulation d'un

Tandis que les mots fusent, elle enchaîne les pompes, les abdos, les courses sur place, les gestes techniques, les coups dans le vide

séjour en « hôtel de charme avec soin du visage »...

Mais tandis que l'histoire commune s'éloigne, la boxe se fait de plus en plus présente dans sa vie. Elle dit la rupture en s'entraînant, boxe une balle de tennis tout en lâchant des phrases coups de poing, se bande les mains soigneusement, faisant de ce petit cérémonial un moment d'intense poésie...

La jeune femme en imper rouge du début est désormais une boxeuse affûtée. C'est en tenue de sportive qu'elle ra-

conte les derniers épisodes de l'éloignement, quitte à dévorer un sandwich au fromage (« Pourquoi font-ils toujours des sandwiches au fromage ? ») avec ses gants de boxe lorsqu'elle évoque une dispersion des cendres où elle croise une nouvelle fois son ex.

Ces gants lui donnent le courage de relever la tête, de se muscler, d'apprendre à prendre des coups, à les esquiver, à les rendre aussi. Ces gants sont le symbole de sa nouvelle manière d'aborder la vie. Et tandis que les mots fusent, elle enchaîne les pompes, les abdos, les courses sur place, les gestes techniques, les coups dans le vide ou dans le lourd sac qu'elle suspend au centre de l'espace. Rarement mots et gestes auront été à ce point complémentaires. Chaque geste est chorégraphié, chaque mot lâché avec une précision et une justesse qui font mouche à tous les coups.

Jusqu'à l'explosion finale, où la comédienne est rejointe par Ben, son entraîneur. Celui qui l'a poussée, secouée, fait grandir depuis cinq ans. Séquence purement physique d'une puissance incroyable, à la fois douloureuse, jubilatoire et surtout libérateur. Un final à couper le souffle dont on ressort à la fois groggy et totalement conquis. ■

JEAN-MARIE WYNANTS

Jusqu'au 1^{er} avril, au Théâtre des Martyrs, www.theatre-martyrs.be